

Conception, scénographie et performance

Steven Cohen

Costumes

Clive Rundle, Steven Cohen

Vidéo

Richard Muller

Montage vidéo

Baptiste Evrard, Steven Cohen

Lumière

Yvan Labasse

Photo

John Hogg

Administration Compagnie Steven Cohen

Samuel Mateu

Production

Anouk Luthier ▼

Régie générale

Véronique Kespi ▼

Accessoires

Séverine Blanc ▼ Mathieu Dorsaz ▼

Régie vidéo

Victor Hunziker ▼ Marc Vaudroz ▼

Jad Makki ▼

Régie lumière

Cassandra Colliard ▼ Julie Nowotnik ▼

Régie plateau

Natacha Gerber ▼ Jean-Daniel Buri ▼

Régie son

François Planson ▼

Production

Théâtre Vidy-Lausanne ▼

Cie Steven Cohen

Avec la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre de son programme New Settings



Coproduction

Mousonturm Frankfurt - Théâtre National de Bretagne, Rennes - TAP Théâtre et Auditorium de Poitiers - Les Spectacles vivants, Centre Pompidou - Festival d'Automne à Paris - Les Halles de Schaerbeek - BIT Teatergarasjen

Avec le soutien de

Collectif FAIR-E/CCN de Rennes et de Bretagne

Steven Cohen est né en 1962 en Afrique du Sud, il vit aujourd’hui en France. Performeur, chorégraphe et plasticien, il a orchestré des interventions dans des lieux publics, dans des galeries d’art ou des théâtres. Son travail met en lumière ce qui est en marge de la société, à commencer par sa propre identité d’homme blanc, *queer*, juif et sud-africain. Loin d’être narcissiques, ses mises en scène de son corps, nourries de sa propre histoire, constituent le support d’une exploration des failles et des grâces de l’humanité. Ses maquillages ultrasophistiqués, soignés, sont aussi élégants que surprenants. Ses costumes excentriques, brillants et féeriques à la fois, empruntent aux univers du luxe et de l’élégance, à des souvenirs de rituels archaïques, à une mémoire bourgeoise ou coloniale comme aux inspirations queers. Ils dévoilent plus qu’ils ne cachent et contraignent le corps et le mouvement, comme pour marquer à la fois le poids du monde et les entraves des pouvoirs sur les corps, mais ils sont avant tout des montages ou des collages à même le corps, le transformant en chimères ou en êtres hybrides à l’identité incertaine, multiple et fluide. En faisant irruption sur scène ou dans l’espace public, il crée une brèche dans le quotidien et dans l’esprit, non pas pour faire trébucher mais pour forcer à stopper les évidences et à faire face, ensemble, à l’indifférence qui gagne du terrain dans nos sociétés. À Vidy, il a présenté *Put your heart under your feet... and walk!/ à Elu* en 2018.

Avec les équipes techniques, administratives, de production et de développement des publics & communication du Théâtre Vidy-Lausanne ▼ et de la Compagnie Steven Cohen

AUTOUR DU SPECTACLE

SÉLECTION DE LIVRES

Proposés par le dramaturge du théâtre et à retrouver à la librairie du théâtre, ces ouvrages résonnent avec certains aspects du spectacle, notamment la mémoire de la violence ou les modes d'existence du passé dans le présent :

- Camille de Toledo, *Thésée sa vie nouvelle*, Verdier, 2020
- WG Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, Babel, 2014
- Maggie Nelson, *De la liberté*, Sous-sol, 2022
- Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Verdier, 2003
- Renate Lorenz, *Art queer: une théorie freak*, B42, 2018
- Georges Bataille, *La valeur d'usage de Sade*, Lignes, 2017
- Georges Didi-Huberman, *Phalènes*, Minuit, 2013
- Laurent Olivier et Mireille Séguy, *Le Passé est un événement*, Macula, 2022

JUNIOR CLUB DES PHILOSOPHES

Le samedi 12 novembre de 16h45 à 18h45

Atelier pour les enfants de 7 à 12 ans sur le thème du «Rapport au corps, mythes et croyances».

Les parents ou proches peuvent laisser les enfants à l'atelier et se rendre tranquillement au spectacle, ils et elles pourront ensuite partager des discussions nourries par la proposition artistique et l'atelier.

Conçus et animés par *Je pense donc c'est chouette*.

TOUT VIDY EN LIGNE : VIDY.CH



@THEATREVIDY

#VIDY2223

PROCHAINEMENT

FORMES DE VIE ET THÉÂTRE 3/3 CYCLE DE RENCONTRES

Théâtre et archéologie, deux nuances du temps

Dialogue entre Laurent Olivier, archéologue et Eric Vautrin, dramaturge

Le 14 novembre, 19h30, entrée libre

Théâtre et archéologie sont deux disciplines qui voient apparaître des événements dans le présent: des objets ou des représentations, jamais exactement ce qui était attendu. Enigmatiques parfois, rappelant le passé sans pourtant l'expliquer, les objets de l'archéologie et du théâtre informent et interrogent le présent. Ils nourrissent les mémoires et les filiations davantage que le récit historique et participent à humaniser le temps, loin du présent vide de la machine ou des flux pleins des réseaux.

Lors de cet échange entre deux disciplines, il sera question de mémoires, des formes du passé dans le présent, de représentations, de récits et de l'élasticité du temps.

YASMINE HUGONNET

Les Porte-Voix

-Cabaret ventriloque

Du 9 au 13 novembre

Théâtre/Musique

Tour à tour oracle et possédé·e, poète spirite ou magicien·ne fascinant·e, le·la ventriloque, littéralement la voix du ventre, impressionne. Yasmine Hugonnet explore avec malice son histoire dans un cabaret ventriloque et dansé. Quand le mouvement et la voix ne se rencontrent pas (ou se croisent ailleurs dans le corps - dans une main, un pied, un coude), le langage devient une danse et le·la danseur·se, celui qui porte la voix.

VIDY THÉÂTRE
LAUSANNE

STEVEN COHEN

Boudoir

Rassembler des fragments d’animaux empaillés, des accessoires contraignants, des costumes-objets. Des corps prothèses pour des êtres composites. Porter le poids mort. Supporter le vivant. (...) Rapprocher les contraires, du vivant et du mort, de l’humain et de l’animal, du féminin et du masculin. Explorer les ambivalences de l’affreux et du sublime, du sacré et du profane, de la douceur et de la cruauté. Affronter les paradoxes. Surmonter la contrainte du poids des corps morts. Être en quête d’un langage brutal, gauche et élégant.

Steven Cohen

**Du 3
au 16 novembre**

Salle René Gonzalez

Durée environ 1 heure,
entrées toutes les 30
minutes

Jeu. 3.11 dès 19h

Sam. 5.11 dès 19h

Dim. 6.11 dès 19h

Mar. 8.11 dès 19h

Mer. 9.11 dès 19h

Jeu. 10.11 dès 19h

Sam. 12.11 dès 17h30

Dim. 13.11 dès 16h30

Mar. 15.11 dès 19h

Mer. 16.11 dès 19h

**Performance/
Installation/
Film**

Entretien avec Steven Cohen

Propos recueillis par Eric Vautrin, dramaturge du Théâtre Vidy-Lausanne

Quel est le point de départ de *Boudoir* ?

Je vais exposer ce que j’ai collecté en libérant ce qui s’est accumulé en moi sous la forme d’une installation/performance. *Boudoir* est une collection, dans tous les sens du terme : un lexique, un salon, une exposition, une somme d’éléments disparates qui forment un tout autonome, une affaire privée accueillant des inconnus, une autobiographie aussi. C’est enfin une apothéose de ce que j’ai fait et fais encore, dans le sens d’une convergence des différents aspects de mon travail de performeur, d’actions publiques et de plasticien.

Un boudoir est le lieu où l’intimité – celle des femmes, dans la maison bourgeoise – est rejetée de l’espace social, compris comme sérieux et dominé par les hommes. Mais donc c’est aussi le lieu de la transgression possible…

Mon boudoir est plus qu’un espace physique, c’est une situation. C’est un lieu de préparation, de transformation, un monde dans les mondes. C’est une collection d’objets personnels répondant aux besoins de mon monde intérieur. Ma présence physique dans cet espace est autant critique que catalytique : mon corps n’est qu’un objet de plus parmi une pléthore d’autres objets, mais doté d’une fréquence de vibration particulière. Autour, d’autres vidéos d’actions réalisées dans des lieux de mémoire sont projetées en dehors de cet espace clos, protégé et personnel. Les actions dans l’espace public sont celles où je me trouve dans une situation de vulnérabilité et où l’action (et les réactions qui en résultent, surtout de la part des gardiens de l’ordre et des normes) invoque des réponses involontaires. Je me mets en fragilité et cela met ce qui m’entoure en fragilité, amenant à rejeter ou à prendre soin. Personne ne peut prévoir comment cela va se passer avant de le faire. C’est toujours, et dans ce travail peut-être plus que jamais, un équilibre délicat entre la vigueur et l’abandon, une hypothèse solide qui se dissout/se résout dans une expérimentation.

Que contient ce cabinet de curiosités ?

Il y a beaucoup de meubles, qui ont leur propre histoire. Pour la plupart, les objets physiques sont fabriqués à la main et datent des siècles précédents, reflétant par exemple ma fascination particulière pour l’Art nouveau, « un goût juif » selon Karl Kraus. À travers ces objets, que l’assemblage rend hybrides, *queer* à leur tour, se reflètent des préoccupations éthiques liées à la vie contemporaine. Par exemple, le raffinement extrême de l’Art nouveau a été inspiré par les formes délicates de la nature, des animaux, du monde dit « sauvage ». Et cet art a été produit à une époque où la domination industrielle massive et la destruction de régions entières, d’importantes ressources naturelles, de peuples et de cultures étaient menées comme jamais auparavant au profit de ceux qui appréciaient cet art délicat. Cela signifie-t-il que l’Art nouveau est répréhensible ? Non. Mais on peut le voir pour ce qu’il est, raffiné et barbare, le summum de l’élégance nourri des pires horreurs. Disons que je cherche à reproduire les courbes de l’Art nouveau dans des actions de performance artistique.

Comme une façon de revenir sur ce que vous avez vécu ou créé ?

Avoir 60 ans cette année est un tournant pour moi. J’accepte que ce ne sont pas les meilleurs jours de ma vie, mais ce sont mes seuls jours et j’en suis reconnaissant. À vrai dire, chacune de mes œuvres est le produit de l’accumulation, de la sédimentation d’expériences vécues ou héritées – en particulier le fait d’être à la fois discriminé et discriminateur. Je suis juif, mais pas sioniste. Je ne peux pas m’empêcher d’être blanc, mais je peux essayer de ne pas agir en tant que blanc – ce qui en Afrique du Sud, d’où je viens, a un certain sens, mais aussi en France, où je vis. Je suis *queer*, je refuse une identité gay assimilationniste. Mon boudoir est rempli de ma biographie et de mon travail passé, mais ce n’est pas ma vie. Il est étrange, *queer*, c’est-à-dire ce qui existe

mais ne se laisse pas identifier, assigner, classer, contenir dans l’ordre des discours, de l’histoire, des oppressions. Je ne sais même pas si *Boudoir* est un spectacle, une installation ou autre chose.

À vous entendre, votre boudoir semble vous transporter dans un espace intermédiaire, un entre-deux ou un seuil.

Je m’appuie sur 5782 ans de mémoire cellulaire juive pour le concevoir et, tout aussi important, *Boudoir* est fortement influencé par mon enfance dans l’Afrique du Sud de l’Apartheid. Je n’ai jamais pu concilier ce que je considérais comme une dichotomie morale chez mes grands-parents maternels : ils ont fui les persécutions en Europe pour s’intégrer volontairement à la classe dirigeante suprémaciste blanche en Afrique du Sud et se comporter en conséquence, mais sans éthique. La seule souveraineté que je puisse revendiquer est sur mon propre corps et mes propres pensées. Au risque de passer pour une féministe démodée, je crois que le privé rendu public est politique.

Croyez-vous en un art dissident ?

Je pense que la dissidence est légitime et justifiée, qu’elle témoigne d’un intérêt et d’un engagement. La dissidence est compatible avec la loyauté. L’opposition m’intéresse lorsqu’elle mène à un dialogue significatif qui peut être un germe de développement social. « Les artistes atteignent des domaines bien au-delà de la portée des politiciens » a écrit Nelson Mandela. Je veux aussi que l’œuvre soit vraiment *queer* et fabuleuse, avec un quotient de beauté indécent. Je crois que l’art peut être un outil pour cela, un outil mineur pour un problème majeur.

Steven Cohen et la mémoire

Par Eric Vautrin, octobre 2022

Pour la création de *Boudoir*, Steven Cohen revisite les arts visuels qu’il a développé en parallèle à ses performances. Ces œuvres s’inspirent ou intègrent des meubles souvent Art Nouveau ou Liberty, ces belles époques où l’excentricité, l’imitation libre des formes naturelles ou animales et l’extrême raffinement se côtoyaient dans un même objet. Époques où la technologie naissante des premiers gramophones encourageait le dialogue spirite avec les défunts. Époques qui sont aussi celles du colonialisme triomphant, des exhibitions d’êtres humains, de l’exploitation à outrance de la main-d’œuvre ouvrière au profit d’une classe privilégiée, et qu’en Afrique du Sud, la domination britannique s’affirmait au prix de massacres des Zoulous et des Boers (fermiers libres franco-néerlandais) et des premiers camps de concentration, sur fond de course à l’or et de crise boursière.

C’est bien l’horizon de l’œuvre de Steven Cohen: comment le raffinement a partie liée avec la violence, comment il peut en être simultanément l’expression et l’antidote.

L’artiste se confronte – ou plutôt il ne peut pas vivre sans faire face – aux oppressions sociales, raciales et sexuelles et aux forces d’exclusion de la différence — celles qu’il connaît et a traversé comme homme blanc, sud-africain, juif et *queer* (plus que gay): la mémoire du génocide des juifs comme le rejet de la différence sexuelle traversent l’ensemble de son œuvre. Il ne parle pas pour les autres — ni pour les femmes noires, ni pour les plus pauvres, par exemple. Mais sa dénonciation des cadres du patriarcat et des pouvoirs oppressants — depuis son point de vue donc — résonne au-delà de sa seule situation, parce qu’il révèle des structures, des machinations et des apories sociales coupables. Et il s’exprime en tant qu’homme blanc et artiste, ce qu’il considère comme deux positions privilégiées, une forme de luxe dont il s’attache à profiter pleinement, c’est-à-dire sans compromis et sans condescendance pour lui-même. Ce luxe est à la fois celui de l’élégance et de la radicalité.

Défaire les assignations, cela vaut pour lui-même comme pour les êtres chers, l’histoire, l’imagerie artistique (culturelle, religieuse…). Si Steven Cohen entretient un lien si intense avec l’histoire de l’art (représentations et pratiques – religieuses, savantes comme populaires

ou vernaculaires), avec l’histoire (notamment à travers les lieux qu’il choisit pour ses performances dans l’espace public) et d’une façon générale avec la mort, ce n’est jamais nostalgique ou élégiaque: au contraire, il parvient ainsi à «*losing the lost*», perdre la perte ou les perdus, prendre soin tout en entretenant conscience et mémoire, pour faire apparaître le nouveau. Les figures dans lesquelles il se métamorphose, étrangement semblables et toujours différentes, aussi légères que les papillons dont il s’orne, sont à la fois des tombeaux et des catalyseurs, des *alephs* anonymes et des sorciers de la mémoire du futur.

Unir les contraires, boucler la boucle, perdre la perte Sur quelques signes et récits du *Boudoir*

La grand-mère de Steven Cohen, lituanienne et juive, a émigré en Afrique du Sud. Alors que ses coreligionnaires étaient victimes des pires massacres de l’histoire en Europe, sa famille faisait partie de la classe privilégiée blanche au pays de l’Apartheid. La mère de Steven Cohen avait l’habitude de dire, pour insister sur une affirmation, « *over my dead body* », qui peut se traduire littéralement par « sur mon cadavre », ou l’expression française « me passer sur le corps ».

Le *Konzenstrationslager* Natzweiler, au lieu-dit du Struthof, sur le site d’une ancienne station touristique, est un camp de concentration installé en 1941 dans les contreforts vosgiens de l’Alsace, installé près d’un gisement de grès rose qu’un architecte du Reich voulait pour ses constructions – mais qui se révéla trop friable pour être exploité. Il est estimé qu’entre 17000 et 18000 personnes ont trouvé la mort au *Konzenstrationslager* Natzweiler et dans ses camps-annexes, dont 12000 au Struhof. Une chambre à gaz expérimentale y fut installée pour tester des gaz de combat et compléter la collection de squelettes du professeur Hirt qui tentait de démontrer la prétendue infériorité raciale de la « race juive ». 86 personnes furent gazées. Leurs noms ne furent retrouvés qu’en 2003, et en 2022 un rapport indépendant identifia des restes humains comme appartenant aux victimes du Struthof dans les collections de l’université de Strasbourg. Très vite valorisé comme site mémoriel, le Struthof, seul camp de concentration sur le sol français, a pourtant été relativement peu étudié. Le portail de l’entrée actuelle, une cruelle arche de rondins de bois, est une invention factice de l’après-guerre.

La lettre shin ou שׁ est la 21^e lettre de l’alphabet hébreu. Présente dans le nom de Dieu, elle représente une dent et elle est le symbole de l’énergie vitale, renvoyant aux racines de l’arbre de vie, à l’énergie centrifuge qui rassemble mais aussi aux forces expansives de l’univers, et de toute vie. Le Shin est ainsi lié au feu, chaleur réconfortante et incendie destructeur. Le Shin et ses trois branches sont présents sur le tephillin, boitier cubique contenant des passages bibliques portés au front et au bras lors de certaines prières. Le judaïsme rabbinique enseigne en effet que les éléments fondamentaux qui composent l’homme sont sa pensée, ses sentiments (ou émotions) et ses actes, et que la vie humaine reviendrait à tenter d’unir les trois. Le Shin est également présente sur la carte du Fou dans le Tarot de Marseille. Par ailleurs, il est symbolisé par une position des mains lors de la bénédiction sacerdotale par le *cohen* ou *cohanim* (en hébreu le *dévoué* ou le *dédié*), prêtre du dieu d’Israël. Le *cohen* était un descendant mâle d’Aaron, le frère de Moïse (celui qui fit fondre les bijoux pour faire sculpter le Veau d’or, une idole pour célébrer Dieu, ce que Moïse lui reprocha avant de détruire les Tables de la Loi). Le *cohen* n’avait pas de propriété et vivait des dons, il était attendu comme un être pur qui notamment devait se tenir éloigné de tout ce qui était lié à la mort.

Chai ou haï, חַי en hébreu, est un mot qui signifie *vivant* ou *vie*. C’est également un symbole très présent dans la culture juive, qui se retrouve notamment sur des bijoux ou dans l’expression « L chaim! », formule pour trinquer ou lever un toast signifiant « à la vie! ».